Accessions
159.820

Shelf No.
xG3656.10

Barton Library.

Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.
Received May, 1873.
Not to be taken from the Library.

DIOGÈNE

A L'HOTEL-DE-VILLE

ET

AUX SOIXANTE DISTRICTS DE PARIS,

Pour éviter un mal, on tombe dans un pire.
BOILEAU.

Fratres! vigilate quia adversarius vester diabolus tanquam leo rugiens circuit quærens quem devoret, quia resistite forte.

Par l'AUTEUR de DIOGÈNE aux Etats-Généraux.

Décembre 1789.

DIOGÈNE

A L'HOTEL-DE-VILLE

ET

AUX SOIXANTE DISTRICTS DE PARIS.

Je me trouvai à Paris pendant la semaine mémorable où commença la révolution qui vient de s'opérer, et où la liberté poussa le dernier cri de l'enfantement ; je vis avec plaisir vos jeux et vos spectacles interrompus, vos comédiens descendre de leur théâtre, vos baladins abandonner leurs traiteaux, le savant sortir de son cabinet, l'artisan quitter les instrumens de son métier à la nouvelle des malheurs qui vous menaçoient. Je commençai dès-lors à bien augurer de votre liberté prochaine, puisque vous commenciez vous-même à sacrifier de frivoles plaisirs, et vos intérêts particuliers pour secouer le joug barbare et tyrannique qu'on vous avoit imposé depuis si long-temps ; j'entendis sonner ce triste et lugubre tocsin qui semble électriser toutes les ames, leur imprime une sainte hor-

reur pour le despotisme de vos rois, et l'aristocratie de cette classe stérile et vorace qui s'engraissoit du fruit de vos travaux ; je vis vos sages assemblées et consacrer avec le plus grand zèle tous leurs soins pour veiller au salut de la chose publique ; je me rendis parmi eux et j'y fus témoin de leur désintéressement et de leur tendre sollicitude pour la patrie en danger ; je vis arborer cette cocarde civique, symbole de votre union et de votre liberté ; je vis chaque citoyen animé d'un noble courage et concourir également au salut public ; je vis la cocarde qui régnoit parmi eux, et l'énergie avec laquelle ils s'empressoient à poursuivre une soldatesque étrangère, prête à s'abreuver du sang des Français, et à écarter le monstre aristocratique qui alloit dévorer la capitale ; je vis sur-tout, avec le plus grand étonnement, conquérir en deux heures de temps cette horrible et fameuse forteresse où la vengeance et l'orgueil avoient fait gémir si souvent tant d'innocentes victimes ; je vis le peuple affronter les foudres de la guerre pour pénétrer dans ce repaire abominable ; je vis déployer l'étendart de la liberté sur le faîte du temple de l'esclavage, l'aristocratie et le despotisme jettés dans l'épouvante et le désespoir ;

je vis des ministres renversés avec leurs [illegible] combinaisons et leurs projets sanguinaires ; je vis des princes, lâches, arrogans et despotes, craindre la justice du peuple et prendre la fuite pour s'arracher à un supplice mérité ; je vis, enfin, les têtes sanglantes de plusieurs scélérats publics, portées au haut d'une pique, et leurs cadavres impurs traînés dans la fange et la poussière, pour prouver à leurs semblables que le temps étoit enfin arrivé où le crime étoit puni.

Ayant vu opérer en si peu de temps des choses si grandes et si merveilleuses, je me dis en moi-même : quel peuple en feroit autant ! Les Athéniens, mes anciens concitoyens, qu'on vante avec tant d'emphase, et ces fameux Romains qui remplirent tout l'univers de leurs exploits, montrèrent-ils jamais tant de force, de courage et d'énergie ? Non sans doute ; croyant avoir rencontré des *hommes*, je brisai ma lanterne : mais que je me suis répenti de ma sottise depuis que je me suis apperçu que l'orgueil, un vil intérêt, l'ambition et la jalousie se sont glissés dans vos cœurs, et que ces passions dirigent toutes vos démarches et votre conduite, depuis que la discorde et la mésintelligence se sont introduits dans vos assemblées, depuis que

vous avez accordé votre confiance à des nobles, à des magistrats (1), et à ces sang-sues publi-bliques qui font un vil commerce de l'or et de l'argent ! Ah ! me suis-je écrié : Diogène ! où est ta lanterne, où sont tes *hommes?* Se peut-il que les mêmes citoyens qui, quelque-temps auparavant, montrèrent tant de modestie, de zèle et de désintéressement, n'ambitionnent aujourd'hui que le droit de commander et d'obtenir des emplois civils et militaires, qu'ils fassent consister leur gloire et leur bonheur à porter une frange d'or sur leurs épaules ? Sont-ce les mêmes citoyens qui, quelque-tems auparavant, étoient si industrieux à se procurer des armes, et si infatigables pour la conquête de la liberté, et pour veiller au salut public, qui

(1) Il n'y point de règle sans exception. Quelques nobles et quelques gens de loi se sont montrés dignes du choix qu'on a fait d'eux pour être présidens de district, représentant de la commune, ou occuper des emplois militaires. M. le Marquis de la Fayette et M. de Semonville, conseiller au parlement de Paris, et président de la commune, en ont donné et en donnent tous les jours des preuves. Mais en général on doit se méfier de ces deux classes, et surtout de celle des financiers.

montrent aujourd'hui tant d'insubordination et de froideur pour les exercices et les devoirs militaires ? Est-ce enfin les mêmes citoyens qui quelque-temps auparavant témoignèrent tant de méfiance, qui se sont aujourd'hui laissés aveugler à un tel point, que de confier leur liberté, leur sûreté et leurs intérêts les plus chers, à des personnages qui, par rang et par état, doivent naturellement s'opposer à la destruction des abus sur lesquels ils fondent les dépenses d'un luxe insultant, et d'un peuple qu'ils voudroient encore tenir dans les fers ?

Parisiens ! quelle est votre erreur ? Le magistrat que vous avez nommé pour présider à vos assemblées, ou placé à la tête de vos légions, n'a-t-il pas des intérêts opposés aux vôtres ? Pensez-vous qu'il les sacrifiera à votre liberté et à votre bonheur ? Ne cherchera-t-il pas adroitement à protéger, à défendre, à excuser les abus de son corps, et à écarter tous les moyens de les détruire pour le maintenir dans sa fortune, et pouvoir ainsi poursuivre impunément le cours de ses rapines ? Votre tort est par conséquent d'autant plus impardonnable, qu'ils vous ont fait éprouver mille fois leurs injustices, et vous ont souvent rendus les victimes de leurs iniqui-

tés. Placez-vous dans ces temps où vous ne pouviez obtenir d'eux un jugement qu'à force d'or et de sollicitations, et où ils rivoient vos fers en approuvant des loix injustes et tyranniques, mais qui ne portoient aucune atteinte à ces personnes ni à leurs propriétés. J'ignore quels motifs ont pu vous engager à faire un pareil choix : sans doute qu'intéressés à s'introduire dans vos comités, et d'y avoir une certaine influence pour pouvoir parvenir à leurs fins, et vous engager à des opérations inconsidérées, ou pour faire échouer des projets salutaires, plusieurs d'entr'eux ont su vous en imposer par le charme de leur diction et la force de leur éloquence ; qu'ils ont pris le masque du bien public, et ont paru zélés courtisans du patriotisme et de la liberté, pour vous aveugler et vous déterminer à leur accorder votre confiance.

Et ces nobles, auparavant si arrogans, qui ne prononçoient le mot *peuple* qu'avec une espèce de mépris, que vous avez cependant choisis pour commander à vos soldats, pouvez-vous croire qu'accoutumés à dominer, à voir tout plier sous leurs volontés, occuper exclusivement les meilleurs emplois et toutes les dignités, ils voyent d'un œil indifférent et sans peine, l'éga-

lité établie parmi les hommes, les droits du citoyen reconnus, rompre les chaînes dont ils nous avoient liés, secouer le joug barbare qu'ils vous avoient imposé, et s'opérer une révolution qui les met de niveau avec ceux qu'ils avoient tenu sous leur domination. C'est cependant à plusieurs de ces personnages que vous avez confié la conduite d'une partie de votre armée; c'est plusieurs d'entr'eux que vous avez placés dans vos conseils militaires. N'en doutez pas, s'ils peuvent tourner vos soldats contre vous-même, ils ne manqueront pas de profiter de l'occasion, et de vous faire éprouver combien il est dangereux de faire un mauvais choix, et de se laisser éblouir par une apparence de grandeur.

Ce seroit encore un phénomène de vertu, si ce financier que vous avez eu la foiblesse d'établir dans vos comités pour y décider de vos intérêts, prenoit les moyens propres pour consolider l'édifice de votre liberté; il est moralement impossible qu'il ne s'occupe pas à faire renaître ces jours barbares où il s'engraissoit de la misère publique, et où, avec les richesses de l'état, il étaloit un luxe insultant et une morgue impénétrante.

Ayez donc plus de méfiance pour ces personnages ; ce sont des serpens cachés sous des fleurs ; et souvenez-vous qu'il est toujours dangereux de mettre les hommes à l'épreuve avec leurs intérêts ; il est des êtres à qui la vertu coûte trop cher pour vouvoir la pratiquer, et qui sont tellement accoutumés à l'avarice et aux rapines, que le désintéressement ne peut avoir aucune prise en leur cœur.

Les obstacles que vous avez rencontrés pour opérer le bien et hâter le grand œuvre de votre régénération, ce sont ces individus auxquels vous avez accordé votre confiance qui les ont fait naître ; eux seuls jettent le trouble et sèment la discorde entre les députés et leurs commettans, parce qu'ils savent bien que de cette espèce de schisme naîtra la jalousie, de-là les troubles, et qu'ils trouveront ainsi le moyen d'armer le citoyen contre le citoyen, afin de les faire détruire par eux-mêmes. Ce sont les nobles, les gens de loi et les financiers, que vous avez placés dans vos conseils, qui ont fait écheoir les moyens qu'on prenoit pour procurer des subsistances de la capitale, afin de faire murmurer le peuple, d'occasionner des troubles, des séditions, et lui faire regretter l'ancien ré-

gime ; ce sont les aristocrates que vous avez nommés pour présider ou pour être membres de vos comités qui ont fait disparoître soixante mille fusils qu'on a vu à l'entrée de votre Roi à Paris, et qui, au lieu de prendre les moyens de vous procurer des armes, cherchent à vous amuser par des vaines cérémonies ; ce sont ces personnages qui font naître la méfiance entre vous, afin que vous ayant lassés par des escarmouches politiques, ils vous fassent préférer un esclavage tranquille et paisible, à une liberté orageuse. Ce sont ces aristocrates qui ont écarté des emplois civils et militaires, ceux qui ont bien mérité de la Patrie, et qui l'ont préservée des attentats d'une cabale perfide et sanguinaire, parce qu'ils connoissoient leur zèle pour le bien public, et qu'ils savoient que leur patriotisme étoit incompatible et à l'épreuve de cette considération (1). Ce sont les aristocrates que vous

(1) Le sieur de Venet, commandant du district Saint-Louis-la-Culture, et beau-frère du major de la Bastille, qui fut mis à mort sur la place de Grève le jour de la prise de cette forteresse, et le président du même district, parent de Delaunay, ont cabalé et intrigué auprès de plusieurs autres districts, afin de les engager de s'opposer à la formation d'une

avez députés à l'assemblée générale de votre commune, qui suggèrent de vous cacher les opérations de cette assemblée, ainsi que l'état des ressources et des dépenses, afin de ne pas vous découvrir leurs perfides manœuvres et les trames secrètes qu'ils ourdissent dans les ténèbres pour pouvoir exécuter leurs projets : ce sont ceux qui composent les comités de quelques districts, qui leur ont conseillé de faire des arrêtés absurdes, plus propres à produire des effets nuisibles que salutaires : ce sont enfin les aristocrates auxquels vous avez commis l'autorité, qui ordonnent à vos soldats d'exercer une inquisition insoutenable contre les citoyens.

Puisqu'ils se sont rendus coupables de tant d'iniquités, et qu'il est si dangereux de les maintenir dans leurs fonctions, vous devez les révoquer et les proscrire, si vous ne pouvez les

---

compagnie des citoyens reconnus pour s'être signalés à l'attaque et à la prise de la Bastille, dont la plupart ont été blessés, ou sacrifié leur état et toutes leurs ressources au service de la patrie. Ces deux aristocrates naturellement ennemis des conquérans de la Bastille, ont fait des bassesses et ont eu recours à la plus noire calomnie contre les vrais sauveurs de la capitale et de la France entière.

bannir de vos assemblées, soyez sans cesse en garde contre leurs conseils ; ils sont à coup sûr perfides ou tendent à des vues dont vous ne manqueriez pas de devenir les victimes. Souvenez-vous sur-tout qu'une révolution ne s'opère pas tout de suite ; qu'il n'y a que le temps et une grande vigilance qui puissent la bien assurer ; que l'aurore de la liberté est toujours orageuse pour un peuple qui sort de l'esclavage, et que la foudre peut la renverser dans le temps qui paroît le plus calme et le plus serein.

Assemblez-vous pour réparer votre erreur en procédant à de nouvelles élections ; que votre choix ne soit fondé ni sur la considération de la fortune, ni sur celle des talens de ceux que vous adopterez ; n'envisagez que leur vertu et leur désintéressement ; c'est le seul moyen qui vous reste pour vous préserver des attentats qu'on médite contre vous. Vos assemblées et vos comités purgés de tout ce qu'ils avoient d'impur, prendront le caractère de dignité qui leur convient ; votre régénération sera assurée, parce que vos ennemis ne pourront plus y mettre des entraves. Vous prouverez ainsi que vous êtes dignes de goûter les doux fruits de la liberté, et que vous êtes les mêmes Français qui,

pendant le mois de juillet, étonnèrent l'univers entier par l'intrépidité de leur courage, l'énergie de leur patriotisme, et leur amour pour la liberté; vous anéantirez ainsi la démocratie ridicule et orgueilleuse que vos députés à la commune et quelques districts exercent sur vous, et qui est souvent pire et plus insoutenable que l'aristocratie que vous avez si bien combattue, et que le despotisme que vous venez d'ébranler jusques dans ses plus profondes racines. Si vous suivez mes conseils, j'aurai trouvé des hommes et ne serai plus fâché d'avoir brisé ma lanterne; ou, si j'en ai besoin d'une, je me servirai non de celle que j'avois destinée à m'éclairer pour découvrir la vertu, mais de ce fameux reverbère dont vous vous êtes si utilement servis pour punir le crime et faire expier à plusieurs illustres scélérats tous leurs forfaits!

FIN.

CROQUIS D'ARISTOCRATIE.

JOANNE de Saint-Martin, lieutenant de maire, représentant à la ville, du district de Saint-Louis-la-Culture, homme mou, sans caractère, trop petit pour sa place, qui sacrifie tout pour se faire un parti dans un district dont le comité n'est composé que de personnages attachés au comte d'Artois, ou d'anciens officiers de Bastille intéressés par conséquent au maintien des abus.

Tous les académiciens représentans de la commune, esclaves nés de l'aristocratie, entr'autres Vandermonde.

Pitra, inquisiteur de la liberté de la presse.

Célerier, meilleur architecte que défenseur de la liberté.

Tiron, secrétaire de l'Ordre de Malte, naturellement intéressé aux généalogies *ergo aristocrate.*

La Vigne, Garan, Porriquet, de Colon, de la Croniere, Mangis de Joly, avocats et marchands charlatans d'avis et de conseils pour ruiner

les malheureux plaideurs, par conséquent fâchés de la mort honteuse et exemplaire de la robinocratie.

Le Couteulx de la Norroye, personnage matériel comme son or, chiffrant bien, mais jugeant mal.

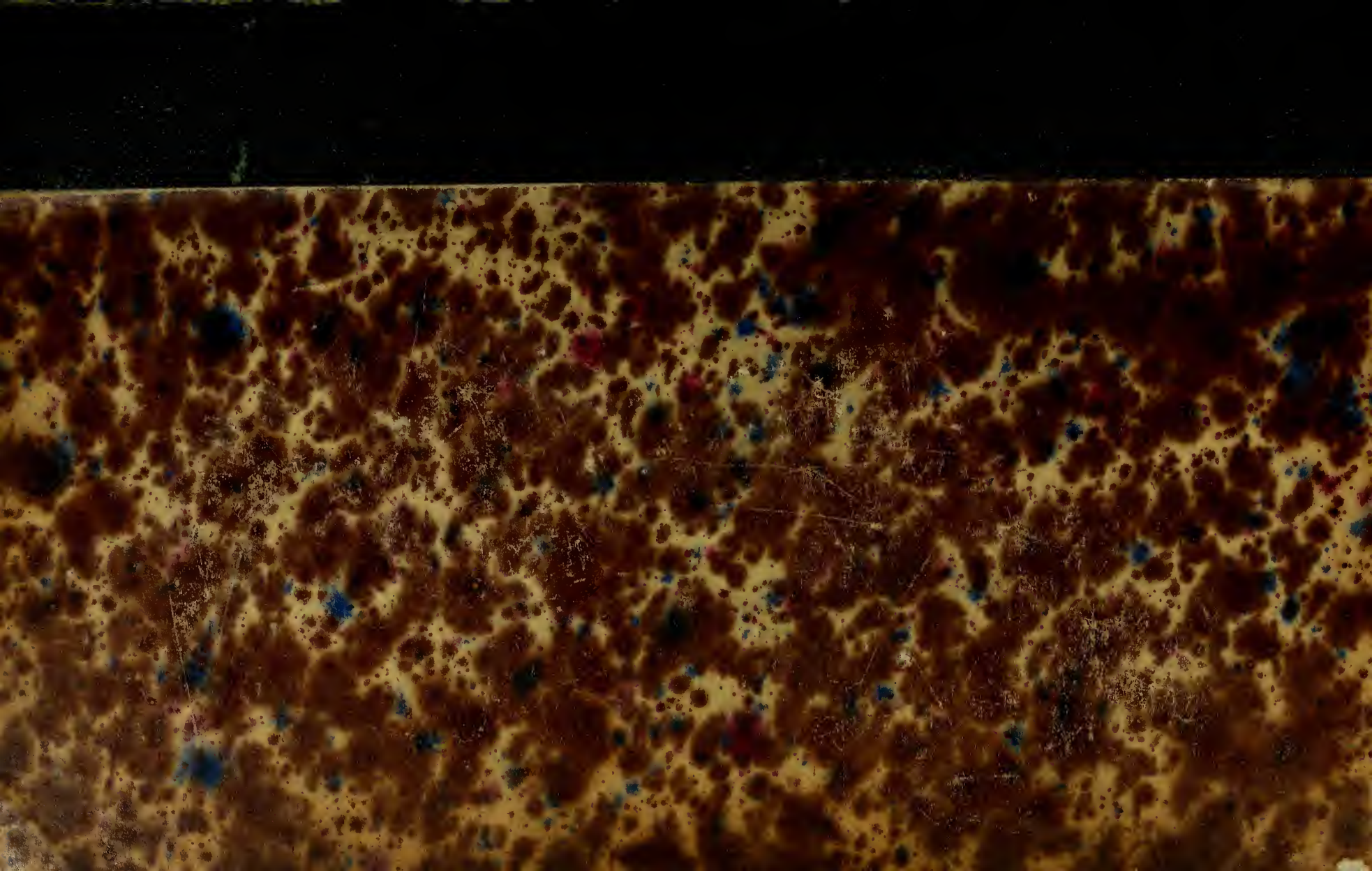
Rousseau, ce n'est ni J. J. ni J. B.

Bonneville seroit ignoré comme son Europe moderne, si on ne s'étoit pas trompé, en le nommant pour représentant de la commune.

L'abbé Bertholio, aussi faux qu'intriguant, et amphybie, aristocrate et patriote suivant que la chance tourne.

Vigier, frère de la fameuse le Brun, ami de Calonne, c'est tout dire.

Osselin, personnage taré et pour lequel les 240 ont décidé qu'on pouvoit être coquin et représentant de la commune.

Crohare, voyez l'abbé Bertholio.

On vous donnera pour vos étrennes les 365 *aristocrates de Paris, avec des anecdotes.*